

Jacqueline Schaeffer

DIFFERENCE DES SEXES ET BISEXUALITE DANS LE COUPLE

La différence des sexes

Qu'en est-il de la question de la différence des sexes, au sein de l'évolution libidinale d'un sujet, et au sein d'une relation de couple ?

Au niveau de l'identité sexuelle, je dirai que cette différence n'est pas une évidence, et que le féminin, comme le masculin, au niveau génital, ne sont pas chose acquise lors de la puberté, comme l'affirme Freud, avec la réalisation des premiers rapports sexuels. En effet, ce ne sont ni les transformations corporelles ni l'excitation sexuelle vécues au moment de la puberté qui élaborent la différence des sexes masculin-féminin, au niveau de l'appareil psychique. Elle dépend non pas d'une construction sociale, comme le veulent les théories du genre, mais d'un développement libidinal lié aux investissements de la différence des sexes et aux identifications à des parents ou des géniteurs des deux sexes. Elle nécessite au préalable une identité sexuée, basée sur la certitude biologique d'appartenir à un sexe anatomique déterminé, coïncidant avec une assignation de genre de la part de l'entourage parental.

Par ailleurs, que peuvent suggérer des expressions telles que « être en couple » ou « faire couple » ? Peut-on les entendre comme un « espace de répétition » ? La « rencontre d'une non-rencontre », disait Lacan ? Ou bien comme un « espace de création » ?

C'est cette dernière que je retiendrai. Pour dire que la rencontre et le maintien d'une relation entre un homme et une femme, sur le plan érotique, tout autant que sur le plan affectif, sont une réelle création psychique, laquelle nécessite que la poussée constante de la pulsion sexuelle, telle que l'a définie Freud, puisse se frayer et s'épanouir dans les représentations et dans le rapport amoureux.

La rencontre amoureuse

Désir à deux, encore faut-il qu'on soit deux !

« Mon amour, nous ne ferons qu'un : MOI » ironise Woody Allen.

Pour être vraiment deux, il faut être trois, car le tiers est indispensable pour étayer à la fois les investissements et les identifications. En faisant de ce tiers un tiers des deux sexes, Freud va jusqu'à dire qu'il faut être quatre pour former un couple.

Les investissements vont vers un objet, ils sont centrifuges. Les identifications ramènent la libido des objets vers le moi, ils sont centripètes.

On peut alors se poser la question de la bisexualité.

La bisexualité,

A mon sens, la bisexualité psychique est davantage d'essence narcissique, elle se situe du côté des identifications, primaires ou secondaires. Tandis que l'élaboration de la différence des sexes, davantage objectale, se situe plutôt du côté des investissements érotiques. Toutes deux concernent aussi bien l'identité sexuée du sujet que la relation d'objet.

Il est certain que la bisexualité psychique a un rôle organisateur au niveau des identifications, particulièrement dans les identifications croisées du conflit œdipien. Et dans les identifications croisées d'un couple, dont Freud dit qu'elles concernent toujours 4 personnes, puisque en général les parents sont de sexe opposé.

Cependant, les fantasmes de bisexualité tout autant que la bisexualité agie peuvent constituer une défense vis à vis de l'élaboration de la différence des sexes, au niveau des investissements de l'altérité sexuée et de la relation sexuelle génitale

La puberté

A la puberté, la grande découverte c'est celle du vagin. Pour Freud, il est ignoré pendant l'enfance, dans les deux sexes, du fait de l'intense investissement phallique narcissique du pénis, l'unique sexe de l'enfance. Le vagin n'est pas un organe infantile. Les petites filles n'ignorent pas qu'elles ont un creux, et elles ressentent des sensations internes, liées à des émois œdipiens, mais aussi aux traces archaïques du corps à corps avec la mère primitive, la première séductrice, selon Freud. Cependant, la véritable révélation du vagin érotique, l'érogénéité profonde de cet organe ne peut être découverte que par la conquête et l'arrachement par le masculin de l'homme des défenses anales et phalliques de la femme, c'est à dire dans la relation sexuelle de jouissance.

La grande question de l'adolescence, c'est l'irruption du sexe féminin lors de la puberté. Cela change les données. Le complexe de castration n'est plus le même : il va

au delà de l'angoisse de perdre le pénis, ou de ne pas l'avoir. Comment élaborer les fantasmes que génère la découverte de ce nouvel organe qu'est le vagin ?

Comment, pour le garçon, utiliser ce pénis dans la réalisation sexuelle ? Comment rencontrer le féminin, si ce n'est plus une absence de pénis, mais un autre sexe ? Et quelle angoisse !

Comment, chez la fille, vivre ces transformations corporelles qui ne la renvoient plus seulement au manque, puisque il lui pousse, non pas un pénis, mais des seins ? Des transformations de son corps qui l'approchent dangereusement de la scène primitive et de la réalisation incestueuse.

Chez elle, le pulsionnel reste très proche du corporel, de la source. C'est le ventre, l'intérieur du corps qui peut être objet d'angoisse, ou menacé de destruction, comme le théorise Mélanie Klein. Il l'est davantage par envahissement et intrusion que par ce qui peut être arraché, coupé, par l'angoisse de castration. Les angoisses d'intrusion vont devoir s'élaborer en angoisses de pénétration. Les fantasmes de viol sont fréquents à l'adolescence

Le désir érotique

Le désir expose tout un chacun au risque de l'autre, radicalement étranger.

Une femme attend d'un homme qu'il l'aime d'amour, un homme cherche en sa partenaire féminine le plaisir sexuel et la réassurance phallique. Angoisse de castration oblige !

Le désir des hommes est proéminent, saillant, comme l'est leur pénis, visible et érectile. Sa relation à l'autre sexe est ce qui provoque chez lui attirance et fascination, désir, effroi, excitation.

Le désir féminin est plus intériorisé, moins figurable, non représentable, comme l'est son sexe. Une femme en réfère à son intériorité, même si elle ne lui est révélée que dans l'échange des regards et dans l'union des corps

Le féminin peut en effet se représenter selon deux versants très contrastés, soit sous l'angle de l'opposition phallique-châtré de l'organisation phallique, qui renvoie à l'angoisse de castration, soit sous celui de l'ouverture et de la fermeture du corps, qui renvoie aux angoisses d'intrusion et de pénétration, que je nomme « angoisses de féminin », pour les deux sexes.

L'angoisse de castration,

C'est le chef d'orchestre de l'organisation phallique,.

Cette organisation, que je définis en tant que survalorisation narcissique du pénis, est issue d'une théorie sexuelle infantile, celle d'un pénis universel : on l'a ou on ne l'a pas. C'est une défense en tout ou rien qui consiste à nier la différence des sexes, et donc le féminin, assimilé à une « castration ».

Le féminin, alors, c'est ce qui fait problème à la différence des sexes, car il est le plus difficile à cadrer dans une logique anale ou phallique. Un sexe féminin invisible, secret, étranger et porteur de tous les fantasmes dangereux. Il est inquiétant pour les hommes parce qu'il évoque une image de sexe châtré, qui leur fait craindre pour leur propre sexe, mais surtout parce que l'ouverture du corps féminin, sa quête de jouissance sexuelle et sa capacité d'accueillir de grandes quantités de poussée constante libidinale sont source d'angoisse, pour l'homme comme pour la femme.

Au moment de la perception de la différence anatomique des sexes, que Freud qualifie de traumatisme, comment la fille peut-elle se faire reconnaître comme être sexué en l'absence de ce pénis qu'elle perçoit comme porteur de toute la valeur narcissique ?

Sa ruse inconsciente sera d'annuler cette différence qui fait problème, et d'adopter la logique phallique. L'envie du pénis est une envie phallique narcissique, non érotique. Car sur le plan érotique, la fille sait très bien que l'absence de pénis ne l'empêche pas de ressentir toutes sortes de sensations voluptueuses. Et que l'autoérotisme est l'objet d'un conflit, qui a un lien avec les objets parentaux.

L'organisation phallique est un passage obligé, pour la fille comme pour le garçon, car le surinvestissement narcissique du pénis permet le dégagement de l'imaginaire pré-génitale de la mère toute puissante et de l'emprise maternelle.

Le garçon est en principe favorisé par le fait qu'il possède un pénis que la mère n'a pas. Il peut parvenir, grâce à son angoisse de castration, à symboliser la partie pour le tout, avec l'appui de son identification paternelle.

Mais comment la fille peut-elle symboliser un intérieur qui est un tout, et comment séparer le sien de celui de sa mère ?

Puisque la mère ne lui a pas donné de pénis, ce qui lui vaut les plus haineux reproches, dit Freud, la fille va se tourner vers son père.

La reconnaissance par le père réel de la féminité de la fille est essentielle. C'est ce regard paternel, différent du regard « miroir » de la mère, qui va marquer le destin de la féminité de la femme dans le sens du désir d'être regardée et désirée par un homme. Le regard d'un père qui peut dire « Tu es une jolie petite fille », mais aussi « Un jour ton prince viendra ! »

« Que veut la femme ? ». Je propose que c'est dans la relation de jouissance avec un amant que la femme est reconnue comme ayant véritablement un organe sexuel, un sexe féminin. Et que cet amant vient aussi en position de tiers séparateur pour arracher la femme à sa relation archaïque à sa mère.

Depuis la nuit des temps les hommes doivent venir arracher les filles à la nuit des femmes, aux « reines de la nuit ».

Il est important qu'un couple puisse percevoir et maintenir cette conquête du féminin par le masculin.

Les femmes actuelles, celles qui ont vécu la libération de leur corps et la maîtrise de la procréation, savent ou peuvent ressentir que leurs « angoisses de féminin » ne peuvent s'apaiser ni se résoudre de manière satisfaisante par une réalisation de type dit « phallique ». Elles savent et peuvent ressentir surtout que le fait de ne pas être désirées ou de ne plus être désirées par un homme les renvoie à un douloureux éprouvé d'absence de sexe, ou de sexe féminin nié, et ravive leur blessure de petite fille forcée à s'organiser sur un mode phallique face à l'épreuve de la perception de la différence des sexes. C'est là que se situe leur « angoisse de castration ».

Le narcissisme

Si celui des hommes est avant tout phallique, du fait de l'angoisse de castration portant sur leur pénis, chez les femmes c'est leur corps tout entier qui est investi, mais celui-ci est dépendant de la réassurance du regard de l'autre.

Le désir masculin, de par son organisation phallique, celle de la symbolisation de la partie pour le tout, est donc tenté par le fétichisme. Il est attiré par le découpage de parties désirables sur le tout de la femme : des seins, un cou, des jambes, des pieds, « tu as de beaux yeux, tu sais ! ». Ce que les femmes savent fort bien utiliser comme appât.

C'est ainsi que se différencie la féminité du féminin. La féminité, c'est l'apparence, le leurre, la mascarade, les charmants accessoires de la séduction, qui font bon ménage avec le phallique. Le « féminin », c'est l'intérieur, invisible et inquiétant. La féminité, c'est le corps ; le féminin, c'est la chair.

Le narcissisme féminin est avant tout corporel, même s'il peut être investi également sur le mode phallique. Le besoin de reconnaissance du narcissisme phallique c'est d'être admiré, celui du narcissisme féminin est d'être désirée.

La femme, dont le narcissisme ne peut se fonder sur la valorisation phallique, reste davantage dépendante de l'objet qui l'a confirmée dans son image narcissique, et elle construit son objet libidinal sur le désir d'être désirée. Si elle n'est dépendante que de son image dans le miroir, si elle n'a pas constitué des objets internes suffisamment valorisants, et si un objet aimant ne lui donne pas, par le brillant de son regard, un autre miroir, elle risque, lors de toute séparation, la chute dépressive.

Ce qui est extrêmement important de prendre en considération dans une relation de couple.

L'altérité du féminin

Freud, au crépuscule de sa vie, en 1937, en même temps qu'il désignait la bisexualité, a défini un « roc », celui du refus du féminin dans les deux sexes.

C'est le moi qui résiste au « féminin », qui s'en démarque ou qui le rejette pour ce qu'il représente *fantasmatiquement* du côté du manque, de la dépendance et de la passivité, pour tout dire, de la castration.

L'organisation phallique, passage obligé pour les deux sexes, est une solution qui vise à annuler ce qui pose problème à la différence des sexes : le féminin.

L'autre sexe, qu'on soit homme ou femme, c'est toujours le sexe féminin. Car le phallique est pour tout un chacun le même.

Assimiler le phallique au masculin c'est une nécessité du premier investissement du garçon pour son pénis, mais à l'heure de la rencontre sexuelle adulte, le phallique et le masculin deviennent antagonistes.

Au-delà du phallique, donc, le féminin.

L'enjeu de la rencontre avec l'autre sexe, c'est donc le féminin, que tout homme ou toute femme doit apprivoiser en soi-même et en l'autre. Sinon, comment ne pas virer vers la dévalorisation, le mépris, la peur ou la haine du féminin, avec leur potentiel de violence destructrice ? Et comment, chez les hommes, ne pas être attiré vers le clivage de la maman et la putain, ou... vers l'homosexualité

Le couple masculin-féminin se construit dans une co-création. La rencontre et le maintien d'une relation érotique amoureuse entre un homme et une femme est un travail constant, à remettre cent fois sur le métier. Le féminin est donc toujours à reconquérir par le masculin. C'est ce qui maintient le désir.

Je dirai donc que, à mon sens, la bisexualité psychique consiste à intégrer en soi le féminin, ce féminin tellement refusé dans les deux sexes, selon la découverte freudienne.

La violence pulsionnelle

J'ai défini métapsychologiquement le « féminin » comme une capacité du moi à admettre en lui de grandes quantités d'excitations non liées, de ne pas en être effracté mais au contraire de s'en nourrir et de s'en accroître. Ce qu'on appelait autrefois un « moi fort ».

En fait un moi fort, celui qui a intégré le féminin et donc la bisexualité, est un moi d'une grande souplesse, qui peut s'agrandir sans se mettre en danger d'éclatement ou d'implosion.

De nos jours, la force pulsionnelle n'est plus attribuée qu'à la destructivité. Mais la violence ne se situe pas seulement du côté de la haine ou de la destruction. Elle concerne aussi la pulsion sexuelle. Une relation érotique nécessite – intrication des pulsions oblige ! - autant de violence que de désir ou de tendresse.

Eradiquer cette dimension de l'acte sexuel a des conséquences néfastes, et parfois catastrophiques sur la sexualité.

On constate actuellement une perte du désir, un accroissement du recours à des sexualités régressives, addictives ou d'agirs, des angoisses de déphallicisation, une exacerbation des défenses anales. Ma clinique me confronte à des personnes souffrant d'apragmatisme sexuel, de vaginisme, d'absence de relations sexuelles.

L'impuissance et la frigidité n'ont nullement disparu aujourd'hui du fait de l'évolution sociale.

Aujourd'hui, la « morale civilisée », comme disait Freud, n'est plus ce qu'elle était ! De nos jours la jouissance est devenue un droit, et une revendication.

Ce qui n'est pas pour rassurer l'angoisse de castration des hommes, pour peu que leur investissement phallique, leur identification féminine et leur identification paternelle ne soit pas très assurés. Et chez les femmes, on peut même dire que l'exigence de l'orgasme à tout prix développe plutôt une envie du pénis-phallus qu'un désir du pénis libidinal.

Pour conclure

Il est troublant de constater à quel point ce « refus du féminin » constitue une loi générale des comportements humains et participe à l'élaboration de leur genèse psychique, au point que Freud en a construit une théorie phallogénique du développement psychosexuel, et que Lacan a fait du phallus le signifiant central de la sexualité, du désir et de la jouissance. Cette théorie sexuelle infantile, celle d'un sexe

unique, le pénis phallique, a dû constituer une tactique défensive puissante face à l'effraction de la découverte de la différence des sexes, face à l'Œdipe.

Mais comment comprendre que ce « refus du féminin » ait une telle portée et une telle persistance? Peut-on penser que ce qui a toujours menacé l'ordre politique, social et religieux, c'est ce qui touche à la puissance de procréation des femmes, mais davantage encore à leur capacité érotique ? Et le fait qu'osent s'interpénétrer la mère dans la femme, et la femme dans la mère ?

Le statut des femmes est le miroir de la structure et de l'histoire d'une civilisation, le pivot et le révélateur de ce qui change dans une société, le symptôme des crises et des enjeux de pouvoir entre les sexes, l'emblème de toute égalité.

Autant, dans les domaines social, politique et économique, le combat pour l'égalité entre les sexes est essentiel et à mener constamment, autant il est néfaste, préjudiciable dans le domaine sexuel, s'il tend à se confondre avec l'abolition de la différence des sexes. Celle-ci doit être exaltée, du fait de l'antagonisme entre les défenses du moi et la libido.

La reconnaissance et l'affrontement de l'altérité dans la différence des sexes déterminent le mode et la qualité de la relation sexuelle, affective et sociale qui s'établit entre un homme et une femme, et témoignent d'un « travail de culture »